

IL m'arrive parfois d'imaginer ce qui passe par l'esprit d'un jeune garçon soviétique, s'il se souvient de l'église où sa grand-mère le menait en secret quand il était petit. Peut-être même, devenu grand, y est-il entré par curiosité et a-t-il considéré ces cierges brûlant dans une demi-ténèbre, respiré ces odeurs d'aromates, écouté cette psalmodie, dans l'état d'esprit d'un ethnologue attentif aux incantations d'un sorcier noir et aux danses sacrées de la tribu. Quelle pitié, quel mépris durent lui inspirer ces prières marmonnées, ces gestes incantatoires ! Il se trouvait donc encore de pauvres gens pour ignorer qu'il n'existe plus de mystère ? Je me suis dit souvent que

si ce garçon marxiste que j'imagine m'interrogeait sur la meilleure définition à donner de cet animal survivant d'une espèce qu'il croit en voie de disparition et qu'on appelle un chrétien, je lui répondrais que le chrétien est essentiellement un homme qui refuse le mystère, qui ne consent pas à ce mystère que le matérialiste a accepté, lui, et qu'il fait plus qu'accepter, qu'il considère comme réservé et dont il interdit l'accès aux savants et aux philosophes. « Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? » Ces trois questions que Gauguin a inscrites au bas d'un fameux triptyque, le chrétien juge qu'elles exigent une réponse, et qu'elles se font d'autant plus impérieuses aujourd'hui que la technique avec plus d'éclat atteste le pouvoir quasi divin qui nous a été donné.

Ce mystère, je ne m'y suis pas résigné, je n'y ai pas consenti ; je n'ai jamais admis cette absurdité que la matière incréée ait enfanté la vie, que le germe originel ait contenu en puissance le conquérant de l'es-

pace et des galaxies. Au vrai, il faut que je le répète une fois encore : je sais depuis que j'ai lu Pascal en rhétorique, je sais que : « Le moindre mouvement de charité est d'un ordre infiniment plus élevé », pour ne rien dire de la question posée par ce visage taillé dans le marbre et dans la pierre à Athènes ou à Chartres, et qui nous regarde du fond des siècles, ou par cette plainte qui jaillit sans fin et que nous entendons encore, bien que ce soit celle de Mozart qui fut jeté à la fosse commune il y a tant d'années. Je ne me résigne pas à ne pas chercher une réponse à la question posée par cette pensée qui conçoit, par cette main qui exécute, et surtout par ce cœur qui s'attache et qui souffre, et qui les rend différents, bien qu'ils soient pareils à eux, des millions d'autres hommes et d'autres femmes qui couvrent la terre, chacun étant aussi irremplaçable qu'ils le sont eux-mêmes.

Cette réponse, je l'ai reçue en clair, mais elle était contenue à l'intérieur d'un mystère qui, lui, n'appelle d'autre réponse que la foi et que l'amour : le mystère de l'Incarnation. Ainsi j'aurai accepté finalement le mystère, mais à partir du refus que je lui aurai d'abord opposé ; alors qu'au départ les agnostiques et les athées y consentent, et font plus qu'y consentir, car à leurs yeux le seul fait de poser la question touchant notre origine et notre fin, apparaît comme une régression de l'esprit.

Refus du mystère, consentement au mystère, ma foi, mon espérance, mon amour sont nés à ce confluent. Le refus que je lui oppose, j'en ai découvert la justification dans la lumière venue en ce monde. Il ne se trouve à ma connaissance dans le *Nouveau Testament* qu'un seul personnage qui ne soit ni saint, ni criminel, ni aveugle, ni éclairé, le seul dont on puisse dire qu'il est ridicule, au point que son nom est devenu une moquerie, et c'est pourtant à ce personnage-là, à ce docteur-là, car il était docteur

en Israël et il s'appelait Nicodème, que la parole essentielle a été dite touchant les deux mystères : celui que je refuse et celui auquel je consens de tout mon cœur, de tout mon esprit et dont le nom est la « lumière ». Ce Nicodème à qui je devais ressembler dans mon enfance questionneuse, car que de fois me suis-je entendu dire : « Quel Nicodème tu es ! » ce Nicodème, ce nigaud, ce docteur en Israël a pourtant entendu, touchant le Mystère, la réponse qui n'en souffre aucune autre. »

« Or il y avait parmi les Pharisiens un homme qui s'appelait Nicodème, un des notables juifs. Il vint de nuit à Jésus et lui dit : « Rabbi ! Nous le savons, tu es un Maître qui vient de la part de Dieu : personne ne peut accomplir les signes que tu accomplis, si Dieu n'est avec lui. »

Jésus lui répondit :

« En vérité, en vérité, je te le dis : A moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le royaume de Dieu. »

Nicodème lui dit :

« Comment un homme peut-il naître une fois qu'il est vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ? »

Jésus répondit :

« En vérité, en vérité, je te le dis : A moins de naître d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer au Royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne t'étonne pas si je te dis : il vous faut naître d'en haut. Le vent souffle où il veut ; tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit. »

« Comment cela peut-il se faire ? » reprit Nicodème.

Jésus lui répondit :

« Tu es Maître en Israël et tu ignores ces choses ?

« En vérité, en vérité, je te le dis :

« Nous parlons de ce que nous savons et nous attestons ce que nous avons vu, mais vous ne recevez pas notre témoignage. Si

vous ne croyez pas quand je vous dis les choses de la terre, quand je vous dirai les choses du ciel, comment croirez-vous ? Nul n'est monté au ciel hormis Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'Homme qui est au ciel.

« Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'Homme, afin que tout homme qui croit ait par lui la vie éternelle.

« Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en Lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde mais pour que le monde soit sauvé par Lui.

« Qui croit en Lui n'est pas condamné ; qui ne croit pas est déjà condamné parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Et le jugement le voici : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises.

En effet, quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière de peur que ses œuvres ne soient dévoilées ; mais celui qui agit dans la vérité vient à la lumière pour qu'il apparaisse au grand jour que ses œuvres sont faites en Dieu. »

Le refus de la lumière, c'est là-dessus que nous serons jugés. Saint Paul terrassé dans son corps, très précisément par la lumière, sur le chemin qui va à Damas, saint Paul qui n'a vu le Christ que sous son aspect de lumière et de lumière aveuglante, n'a pas annoncé aux Gentils un mystère incompréhensible, à croire les yeux fermés. Aux Ephésiens, aux Romains, aux Colossiens, il annonce la même bonne nouvelle : c'est que le mystère longtemps caché vient de se manifester. Je l'ai toujours su : je serai jugé selon que j'aurai reçu ou non cette réponse qui m'a été donnée par le Seigneur.

L'être pensant et aimant qui est au moment de débarquer dans les astres, devenu dieu selon la promesse qui a été faite à Eve par le Serpent, qui est-il donc ? Ah ! que je me sens proche de Nicodème qui posait des questions idiotes et qui comme moi, pour tout ce qui touche à la technique, ne comprenait rien à rien ! Seulement il a cru que la lumière était venue en ce monde... ou plutôt non : il n'a pas eu à la croire, puisqu'il l'a vue. Il a passé une nuit aux pieds du Seigneur. Et ce qu'il a entendu et vu, il l'a finalement compris, si bête qu'il fût, puisqu'il l'a répété et que grâce à lui, la parole éternelle est venue jusqu'à nous.

Moi aussi je crois à la lumière. Je nie le mystère auquel adhère le monde moderne, je nie l'absurde. Je me moque des miracles de la technique s'ils se déploient dans un cachot matérialiste, fût-il aux dimensions du cosmos. Il m'importe peu d'atteindre les

planètes, si ce que la fusée téléguidée promène, est ce pauvre corps voué à la pourriture, ce pauvre cœur qui aura battu en vain pour des créatures, elles-mêmes poussière et cendre. « C'est cette horreur qui crée votre foi... » Eh bien oui, c'est vrai : ce n'est pas la peur au sens où l'entendait le vieux Lucrèce qui enfante les dieux, mais l'horreur du néant, ou plutôt de son absurdité : l'être pensant ne consent pas à ne pas avoir été pensé, le cœur aimant ne consent pas à ne pas avoir été aimé.

Il n'empêche que nous ne pouvons nous créer à nous-mêmes aucun dieu : c'est Quelqu'un, Quelqu'un qu'il n'avait pas inventé ni imaginé que Nicodème alla voir la nuit, en grand secret, par crainte des Juifs. C'est Quelqu'un que je n'ai pas inventé, que je peux rejoindre la nuit, moi aussi, quand je ne dors pas. Il n'y a pas pour le chrétien d'insomnie qui ne puisse devenir ce rendez-

vous du pauvre Nicodème et de la lumière venue en ce monde, un homme pareil à lui, pareil à nous, et qui était pourtant le Christ, le Fils du Père, l'Agneau de Dieu.

Il fait nuit au-dedans de moi, et c'est au secret de cette nuit que je L'ai retrouvé, non sans doute chaque fois que j'en ai eu le désir. Ce sont des moments de grâce. Peut-être même, comme Nicodème, n'y aura-t-il eu pour certains qu'une seule rencontre, qu'une seule nuit, mais qui aura décidé de toute leur vie. Pour rien au monde en tout cas je ne renoncerai plus à ce que j'ai vu, à ce que j'ai entendu, à ce que j'ai touché, ne serait-ce qu'une seule fois.

Je le sais : cette lumière constitue elle-même un mystère, et même beaucoup plus : un nœud de mystères et qui exige la foi.

N'empêche qu'elle s'impose par elle-même ; cette lumière existe dans l'Histoire, elle y a commencé de brûler à un intervalle de temps et d'espace : un feu qui éclaire et qui brûle. Il a été jeté sur la terre. Que j'aime ce soupir du Seigneur : « Le Fils de l'Homme est venu jeter le feu sur la terre et que désirai-je sinon qu'il s'allume ? » Il brûle dans des paroles toujours brûlantes, et c'est comme le feu précisément qu'elles se transmettent, soit que le feu couve et rampe, et se communique par les racines et par la tourbe, soit que la flamme saute de pin en pin, de cime en cime, qu'elle dévore à la fois la tête et le cœur de l'arbre humain embrasé.

Cette lumière que je vois, que je ne refuse pas, d'autres, beaucoup d'autres, presque tous les autres la rejettent parce qu'ils ne la voient pas et qu'ils nient jusqu'à la possibilité de la voir, et qu'ils dénoncent comme

une illusion ou comme une imposture ou comme une déficience de l'esprit, notre consentement à cette lumière. Et je ne puis feindre même par charité d'oublier l'accusation que le Seigneur porta contre eux durant cette nuit où Nicodème l'écoutait sans comprendre : il les accusa d'avoir préféré les ténèbres parce que leurs œuvres étaient mauvaises.

C'est que la lumière nous interdit de nous donner le change à nous-mêmes sur ce qui est le mal et sur ce qui est le bien. Elle fait surgir de notre confus monde intérieur ces actes qui ne relèvent pas de la justice humaine, qu'aucun code humain ne condamne, et que pourtant nous reconnaissons comme étant le mal, — ce mal qu'il s'agit de dominer et de détruire en moi si je veux être du Christ.

C'est au mystère du mal que cette lumière nous affronte, dès les premiers pas dans la

foi. Ah ! il est dur de croire à cette loi d'une transgression originelle dont nous sommes les héritiers, innocents et pourtant coupables. Il est dur de croire que nous naissons condamnés. Et pourtant, que la nature humaine soit blessée, c'est ce que la lumière me montre. Je puis me débattre contre la cause que la foi assigne à cette blessure, non contre le fait que cette blessure saigne, et qu'elle saigne au cœur d'une nature capable d'amour, de cet amour qui va jusqu'au don de la vie. La lumière que j'ai reçue, à laquelle j'ai consenti, m'a rendu à jamais attentif en moi et chez mes frères à cette contradiction : cette infamie et cette sainteté, cette férocité et cet amour dans le même être. Qui a vu cela une fois, le verra à jamais. Qui a vu cela, ne peut pas ne pas lever les yeux vers la lumière qui éclaire dans sa profondeur le mystère du mal. Qui est-elle ? Nicodème le savait, lui. Et le sachant, si simple d'esprit qu'il fût, il savait tout le reste. Nicodème savait que la lumière est Quelqu'un.

Nicodème a entrevu ce visage dans la nuit de sa rencontre avec le Seigneur. Paul, sur un grand chemin, a seulement entendu une voix : « Je suis ce Jésus que tu persécutes. » Je n'ai pas vu de mes yeux, je n'ai rien entendu, et pourtant je ne refuse pas le mystère. J'y pénètre, je m'y enfonce, j'en suis enveloppé, et comme porté par lui.

Je ne suis pas accablé de ce qu'il me découvre, de tout ce qui en moi offense la pureté absolue de Dieu, parce que la même parole qui revient sans cesse dans l'Évangile revient plus de septante fois sept fois dans toute vie coupable et pénitente : « Tes péchés te sont remis. » L'exigence de redevenir pareil à un enfant si je veux avoir part au Royaume, ne va jamais sans la possibilité de redevenir cet enfant, si pécheur que j'aie été. Cela du moins relève de mon expérience et je sais que c'est vrai. « Comment cela est-il possible ? » demandait le pauvre Nicodème. « Comment cela peut-il se faire ?

cela quand j'étais jeune parce que je trouvais que c'était beau, mais aujourd'hui seulement je sais que c'est vrai. Car rien ne reste, ni personne, si comblée que paraisse notre vie, hors les bien-aimés qui sont nôtres, mais trop mêlés à nous-mêmes pour ne pas se confondre avec notre solitude. La vieillesse ? Une absence qui est déjà la mort. Un immense reflux laisse la créature sur le sable, parmi quelques épaves où des noms et des prénoms, connus d'elle seule, achèvent de s'effacer. Et il n'y a guère de différence entre le vieil homme en uniforme brodé et ces vieux métayers que je voyais dans mon enfance sur le pas de leur porte, immobiles et déjà comme pétrifiés, leurs mains déformées posées sur les genoux. C'est la même absence et le même silence. C'est alors que le « moi seul qui suis resté » retentit en nous comme une prophétie accomplie et vérifiée. Oui, Seigneur, Vous êtes resté dans le sang et dans la chair, mais Vous n'êtes pas moins présent dans chaque parole que Vous avez dite, que dans le pain et dans le vin et Vous

n'êtes pas moins présent dans le malade que cet athée assiste, dans le pauvre qu'il secourt, dans le prisonnier qu'il visite.

O lumière que nous aimons et qui nous aime, tu brûles dans les ténèbres : le mystère chrétien c'est la nuit qui rend plus évidente la lumière ; et c'est la lumière qui pénètre la nuit et qui, sans la détruire, l'embrase. Trois nocturnes manifestent la vie chrétienne dans sa profondeur : d'abord cette nuit que je viens de méditer durant laquelle, furtivement, Nicodème, le bon pharisien, vient en grand secret écouter le Seigneur, encore vivant et militant, et comme pressé de finir et qui hâtivement jette le feu sur la terre. L'autre nuit, c'est celle de Gethsemani où la lumière venue en ce monde n'est plus qu'un Juif misérable, abandonné même de ses amis, même de son Père ; et les seules flammes qui brûlent dans cette nuit glacée de printemps, ce sont les torches de la cohorte. Nuit de l'agonie qui durera jusqu'à la fin du monde ; nuit que les vrais amis du Seigneur ont toujours pré-

férée : c'est celle de Pascal. Les paroles que Pascal a entendues durant cette nuit-là, du 23 au 24 novembre, je les aurai reçues, moi aussi, dès l'adolescence, et tout a été changé pour moi. Même si je n'ai rien sacrifié, si je n'ai renoncé à rien, si je me suis endormi dans les délices, du moins n'aurai-je jamais perdu le sentiment de la présence, à un jet de pierre, de cet innocent écrasé dans la nuit aveugle et sourde, sous le poids du crime humain qu'il assume.

Pour la troisième nuit, elle fut d'abord un crépuscule sur une route déserte qui va de Jérusalem à Emmaüs. C'est celle qui plaît à ma faiblesse, à la peur que j'ai de la mort. Et à mesure que l'ombre s'épaissit autour des trois hommes qui marchent sur cette route, ce qui brûle dans la nuit commençante, c'est le cœur du disciple appelé Cléophas et celui de son compagnon. « Est-ce que notre âme n'était pas ardente en nous

tandis qu'il nous expliquait les Ecritures ? » Ils poussent une porte, ils entrent dans la maison qui est peut-être une auberge. Peut-être la chambre où ils pénètrent n'est-elle éclairée que par la flamme du foyer. Mais moi, je sais d'où la lumière jaillit : de ce pain rompu, de ce morceau de pain qu'Il leur donne à manger de Ses mains saintes et vénérables, mains de condamné à mort où la trace des clous est encore visible. « Et ils le reconnurent à la fraction du pain. »

Moi aussi, j'ai compris à la fraction du pain que tout était vrai. Le mystère le plus impénétrable, le plus fou, nous en sommes tous témoins, nous qui avons gardé la foi, c'est sa folie qui nous aura aidés à croire tout le reste. L'Eucharistie interrompt en nous les objections, les refus, les murmures de la raison qui se cabre. Tout cède à ce silence au-dedans de nous jusqu'à ce qu'il ne nous reste plus qu'à soupirer comme Thomas appelé Didyme : « *Dominus meus et Deus meus.* »